

Zeitschrift: Le messenger suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France

Herausgeber: Le messenger suisse de France

Band: 16 (1970)

Heft: 3

Nachruf: Hommage à Bernard Barbey : diplomate, écrivain, officier proche du général Guisan

Autor: Zermatten, Maurice / Bischoff, Luc / Rougemont, Denis de

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

HOMMAGE A BERNARD BARBEY

Diplomate, écrivain, officier proche du général Guisan

La mort brutale de M. Bernard Barbey, renversé par une voiture et tué sur le coup alors qu'il rentrait chez lui, dans le 16^e arrondissement, en traversant la chaussée sur un passage clouté, a plongé dans la stupeur et une douloureuse consternation les nombreux amis parisiens, qu'ils soient suisses, français ou appartiennent au

monde international de l'UNESCO. Peu de carrières de nos compatriotes de cette génération auront en effet été aussi riches de dons et variées dans leurs perspectives que celle de l'écrivain, qui fut aussi un diplomate de talent, après avoir été pendant la guerre un des collaborateurs les plus proches du général Guisan. R. L.

Souvenir de Bernard Barbey par Maurice Zermatten

Ce rendez-vous de l'amitié et de la mort, Bernard Barbey l'avait souhaité dans son pays natal, et plus exactement dans cette église aux voûtes admirables que ses vacances vaudoises devaient fréquenter. Le temple d'Orbe, le petit cimetière de Montcherand : **en voici pour jamais**, aurait dit Bossuet. Soixante-dix ans d'une vie radieuse, noble, bienfaisante viennent de s'arrêter là.

Il avait reçu tous les dons, et d'abord celui de se faire aimer. Oubliées quelques casquettes qu'il avait égratignées dans son **P.C. du Général**, j'imagine bien que cet homme à la parfaite gentillesse n'avait que des amis. Son visage était celui de l'accueil ; son regard celui de l'attention bienveillante et de la bonté. Son esprit était des plus élégants, sensible aux couleurs, aux formes, aux nuances, mais l'afféterie lui était inconnue. Homme du monde, diplomate, habitué aux demi-teintes, il était aussi soldat, avec ses franchises, mais il les vêtait de délicatesse. Rencontrer Bernard Barbey c'était s'accorder une joie.

J'ai connu le soldat avant de connaître l'écrivain. Il accompagnait le Général au cours d'une

tournée d'inspection dans le secteur d'une brigade de montagne. Je le revois comme si c'était hier, grand, vif, rayonnant d'intelligence, de simplicité. Dans les très modestes installations de Commeires, à flanc de rocher, où notre commandant de régiment reçoit le chef de l'armée, le major Barbey suscite d'emblée toutes les sympathies. Rien en lui qui pèse ou qui pose. Parmi ces fantassins de l'altitude, peu doués pour le protocole, le collaborateur le plus direct du grand patron met tout le monde à l'aise et déploie le charme naturel d'une remarquable personnalité.

Les officiers « de troupe » se méfient toujours un peu des bandes noires » qu'ils imaginent volontiers inutiles, un peu parasites dans leurs bureaux des grands hôtels citadins. La glace fondant quand paraissait le chef de l'état-major particulier... Il aurait apprivoisé des ours.

Cette grâce, cette finesse native se retrouvent, bien entendu, dans l'œuvre du romancier. L'officier ne jouait pas un rôle : il vivait selon sa nature, selon son style. Il écrivait de même. Ses débuts de romancier, en 1924, à Paris, avaient été salués par la critique. **Le Cœur gros** imposait un nom et Grasset l'accueil-

lait sous son toit illustre. Il y publia aussi **La Maladère**, deux ans plus tard. L'amitié de Mauriac accompagnait ces premiers pas dans une carrière qui s'annonçait brillante et féconde. **Toute à tous** paraît chez Gallimard en 1930 ; **Ambassadeur de France**, chez Stock, en 1934. Le romancier devient directeur d'édition chez Fayard, où il publie **Le Crépuscule du Matin**, en 1938. Il s'impose, de livre en livre. Et ce fut la guerre, la rentrée au pays, le P.C. du Général, pendant près de soixante mois.

Cette longue coupure fut néfaste à la création du romancier. Si l'expérience des armes lui permit d'écrire **Chevaux abandonnés sur le Champ de Bataille**, qui reçut le **Grand Prix du roman de l'Académie française** en 1951, il reste pourtant qu'une fibre semble brisée. Comme je regrettais son silence, devant lui, il évoqua non sans mélancolie une mue psychologie qui l'empêchait de renouer avec les enthousiasmes de sa jeunesse. Requis par toutes sortes d'obligations diplomatiques, d'abord, puis déployant une activité considérable et remarquable sous le chapeau de l'**Unesco** dont il devint l'un des maîtres les plus efficaces, il souffrit de ne pouvoir s'envelopper d'assez de silence

pour retrouver les voix qui s'étaient tues.

A la fin de cette année, il se proposait d'abandonner ses occupations officielles. Comme il se réjouissait d'un loisir qui le rendrait à sa profonde vocation ! Il me le disait dans un wagon de chemin de fer, en décembre dernier. Ses amis se réjouissaient avec lui à l'idée d'une nouvelle moisson. Le cœur gros jusqu'aux larmes, ils l'ont retrouvé sous ces fleurs funèbres.

Ses derniers soins d'écrivain, il les aura donnés à une évocation du temps qu'il passa à l'état-major du général. La télévision alémanique prépare une émission sur nos mobilisations de guerre. Qui pouvait mieux que lui faire revivre les soucis du commandant en chef, au long des années de la conflagration générale ? Il vouait à cette entreprise des soins minutieux, scrupuleux, même, tant il avait à cœur de servir, encore et toujours son pays. Et le temps lui aura manqué d'aller jusqu'au bout de cette tâche qui le ramenait à tant de souvenirs.

Une autre de ses ambitions était d'écrire ses souvenirs personnels. Il avait beaucoup à dire tant son existence fut riche de rencontres, d'expériences diverses, de réussites, d'études. C'était un homme de réflexion. S'il observait d'un regard aigu les hommes et les choses, les événements de l'histoire et les faits menus de la vie quotidienne, il aimait surtout à comprendre, à faire comprendre. Il notait beaucoup. **P.C. du Général** nous fait sans cesse découvrir l'artiste sous le mémorialiste, le portraitiste en même temps que le conteur. Je crois savoir que de larges fragments d'une œuvre autobiographique attendent, dans des tiroirs, d'être reliés les uns aux autres sous la couverture d'un livre. Bernard Barbey, qui avait reçu toutes les grâces, n'aura pas obtenu celle-là : de couronner son œuvre dans sa maison natale retrouvée. Pouvons-nous espérer recevoir, né-

anmoins, « d'outre-tombe » ces morceaux de confidences qu'il nous destinait ?

Maurice Zermatten

Un soldat :

par Pierre Béguin

Comme tant d'autres, j'ai été fort étonné de retrouver à l'automne 1939 Bernard Barbey sous les espèces d'un major de l'état-major général. Pourtant, j'avais fait sa connaissance en 1923, alors qu'il accomplissait une période de service à Aarau en sa qualité de très jeune lieutenant de cavalerie. Il était l'un des derniers à porter le seul uniforme réellement élégant qu'ait connu notre armée en ce XX^e siècle : la tunique vert-bouteille et les épaulettes d'argent. Au milieu de ses camarades — avec lesquels, nous autres étudiants, avions passé une longue soirée à l'issue d'une très contestable représentation théâtrale — il était à la fois présent et incroyablement à part. Présent par ce regard curieux, profond, intense, brûlant même devant toute manifestation inattendue de la vie. A part, en raison de son silence dont il n'est ce soir-là guère sorti. Il lui suffisait de découvrir. Silencieusement. J'avais cru pouvoir admettre que sa vocation militaire était pour le moins incertaine et qu'il avait suivi une vieille tradition qui veut que l'on fasse quelques galons, quand on est de bonne souche vaudoise. Cependant, si parisien qu'il fût devenu, si sollicité et engagé qu'il eût été par son œuvre d'écrivain, d'éditeur et de directeur de revue, Bernard Barbey était revenu année après année en Suisse pour des séjours très prolongés. Il avait besoin de ce retour aux sources. Il n'aurait pas pu s'en passer. Il lui était indispensable de passer quelques semaines à Montcherand, mais aussi — et peut-être surtout — de reprendre contact avec l'armée. Grâce à elle, il n'a pas été exposé au risque d'un déracinement ou d'un détachement auxquels son évolution aurait pu le

conduire. Et l'on aurait bien tort de laisser entendre que cet attachement était sentimental. Bernard Barbey aimait la vie militaire, non seulement en raison des contacts humains qu'elle offre, mais aussi parce que les problèmes de la tactique et de la stratégie étaient pour lui ce que représentent pour d'autres le jeu d'échecs : un pur plaisir de l'esprit.

Bernard Barbey, major puis lieutenant-colonel, a passé cinq longues années aux côtés du général Guisan. Il était le chef de son état-major général. A ce titre, il a partagé toute la vie, toutes les préoccupations, tous les soucis, de celui qui était le premier dépositaire de nos chances d'avenir. L'association de ces deux hommes était remarquablement heureuse et féconde. Entre le grand terrien pour qui l'indépendance nationale est une valeur première et l'intellectuel qui sait qu'on ne peut trahir d'autres valeurs sans se renier soi-même et sans trahir ses compagnons, il existait en quelque sorte un accord préétabli, une connivence aussi qui leur a permis de s'entendre sans toujours s'exprimer.

Tout au long de ces cinq années et demie de service actif, plus tard encore pendant le temps nécessaire à la rédaction du rapport général d'Henri Guisan sur l'exécution de sa mission, Bernard Barbey a été tout autre chose qu'un secrétaire ou qu'un rédacteur. Le phénomène est très curieux de ces hommes qui s'identifient si bien avec ceux qu'ils servent et qui se sont si bien adaptés à leurs réactions fondamentales qu'ils finissent par être en mesure de s'exprimer à leur place, sans abandonner eux-mêmes leur personnalité. Barbey a réussi ce tour de force, précisément parce qu'il était curieux d'autrui, parce qu'il était un amateur d'âmes et d'intelligences, parce que — pour bien connaître son prochain — il savait installer dans sa psychologie profonde.

La Gazette de Lausanne

J'ai connu le lieutenant-colonel Barbey sous un autre aspect encore. Un beau jour, il téléphonait, proposant une rencontre. Il arrivait, complètement détaché, comme s'il avait eu envie de revoir un ami. Il posait des questions, comme si son interlocuteur avait été mieux renseigné que lui. Il ne parlait pas de

son « patron ». Mais, pour un peu, la vanité aidant, on en venait à croire que celui-ci l'avait dépêché pour recueillir un avis auquel, bien entendu, il attachait une valeur de tout premier choix. Combien n'y avait-il pas de délicatesse et d'élégance dans ce procédé que l'on ne saurait mettre au compte de l'habileté sans

le dénaturer ? Après son départ, la porte refermée, on découvrait, surnageant dans le souvenir, le message qu'il avait transmis — un renseignement, un vœu, l'esquisse d'une indiscretion — avec l'air de ne pas y toucher, en quelque sorte, entre parenthèses.

Il est beau d'être ainsi efficace sans jamais recourir à d'autres armes que celles de la délicatesse et de la nuance. Il y faut une exceptionnelle qualité d'âme et de cœur. Et puis, ce respect d'autrui qui était d'autant plus précieux à cette époque qu'il était si ignoblement bafoué ailleurs.

Bn.

Par Denis de Rougemont

Je n'avais pas encore vingt ans et je lisais tout ce qui paraissait aux deux enseignes du plus sûr prestige, en cette haute époque littéraire : les Editions de la NRF et les « Cahiers verts » de Grasset. **Le Cœur gros** — quel beau titre ! — sous la fameuse couverture verte m'apportait les paysages pluvieux de plateaux au pied du Jura qui avaient ému ma prime adolescence, et je me sentais touché, au double sens du mot, par la gloire naissante d'un jeune aîné qui venait de mon pays ou presque.

Un peu plus tard, j'écrivais du second roman de Bernard Barbey : « Il règne dans **La Maladère** une étrange harmonie entre le climat des sentiments et celui des campagnes désolées où il se développe. Paysages tristes et sans violence, autour de ces êtres dont la détresse est d'autant plus cruelle qu'elle est contenue sous des dehors trop polis. Une fois fermé le livre, on oublie son intrigue et la justesse de l'analyse pour ne plus évoquer que des visions où se condense le **sentiment** du récit. Dans **Le Cœur gros** un parc avant l'orage, le rose sombre d'une joue brûlante et fraîche dans le vent. Et dans **La Maladère** un arbre coupé découvrant le manoir perdu, des fumées sur



(Photo Almay)

un paysage d'hiver, et soudain, sous la lueur d'un incendie, deux visages tordus de passion. Cette fureur admirable, dont la brutalité si longtemps désirée délivre (le héros) d'un passé obsédant, d'une trop complaisante jeunesse ».

On devrait bien republier ces deux romans très courts, dont l'écho se prolonge dans ma mémoire.

C'est moins la suite de la carrière littéraire de Bernard Barbey qui explique leur éclipse injuste et provisoire, que les deux ou trois autres carrières qu'il a connues avec de si constants succès pour ceux qui savent — dans l'armée, la diplomatie, et la vie internationale.

L'écrivain suisse, presque toujours, fait autre chose que de la littérature, si bonne qu'elle soit.

Mais l'aventure militaire de Barbey est singulière. Assurer seul la liaison ultra-secrète avec l'armée française en 1940, ce n'est pas rien, ni commander ensuite l'état-major particulier d'un général en chef. Et, tôt après, sans transition, « promouvoir » la présence culturelle de la Suisse à Paris, puis à l'échelon mondial de l'Unesco.

Tous ces services, rendus à son pays aux dépens de son œuvre personnelle, avec une discrétion souriante et merveilleusement attentive.

Que pouvait-on refuser à quelqu'un que l'on sentait si naturellement prêt à s'oublier lui-même ? C'est sans nul doute à la très amicale et délicate insistance de Bernard que je dois d'avoir écrit mes deux livres sur la Suisse.

« Romancier aux succès précoces, mémorialiste trop modeste, lieutenant-colonel EMG, ministre plénipotentiaire », tel serait le résumé sobrement helvétique d'une carrière qui eût été, en changeant de passeport, celle d'un ambassadeur de Fran-

ce, d'un général, et de l'un des plus jeunes élus de l'Académie.

Mais là n'était pas son souci !

Et il nous suffisait, nous ses amis (mais avons-nous su le lui dire assez...) de pouvoir admirer, en lui, la parfaite élégance du courage secret, du talent et de l'efficacité. C'est par des hommes de cette qualité-là que vaut la Suisse.

D. de Rougemont

Par Luc Bischoff

Bernard Barbey était un de ces êtres raffinés avec qui les relations étaient toujours agréables.

Il ne méprisait personne. Homme de cœur et de grande éducation, il avait la profonde sensibilité, l'extrême attention, la compréhension rapide de l'écrivain et de l'artiste. Rien ne lui échappait, il s'intéressait à tout. De nature certainement émotive, il était absolument maître de lui.

Son accueil était toujours souriant et détendu, il n'avait jamais l'air pressé quoiqu'il le fût la plupart du temps, sa vie professionnelle étant bien remplie, pour ne pas dire surchargée.

Nos entretiens quasi quotidiens à l'ambassade de Suisse à Paris, prirent dès le début un tour amical, passant rapidement du cadre particulier des affaires du jour aux idées générales ou à l'anecdote. L'humour n'en était jamais absent, car sous des dehors sérieux, Bernard Barbey adorait plaisanter. La malice était toujours indulgente chez lui quoiqu'il y passât parfois un éclair de férocité, sans d'ailleurs que le ton calme de sa voix s'élevât pour autant. Ces accès de férocité si brefs et si impayables ne s'exerçaient, je m'empresse de le dire, que contre ceux qui le méritaient, et se terminaient par un rire rassurant. Au cours de ces entretiens toujours trop brefs à mon gré, Bernard Barbey me livrait les secrets de la vie parisienne et aussi ceux de la vie

helvétique. Il connaissait parfaitement ces deux mondes et j'appréciais ses jugements à la fois amusés et pondérés sur l'un et l'autre.

Je crois n'avoir eu qu'une seule fois la joie de converser longuement avec lui. Ce n'était pas à Paris mais à Montcherand, un après-midi d'été. Depuis lors, je me réjouissais du moment où il prendrait sa retraite en Suisse romande comme il en manifestait l'intention et où je pourrais tout à loisir bavarder avec lui.

Hélas, le destin en a décidé autrement. Mais ce destin, si révoltant qu'il soit, nous laissera de Bernard Barbey — qui allait avoir 70 ans — le souvenir d'un être jeune et charmant. C'est là notre seule consolation.

Luc Bischoff

Gazette de Lausanne

par Carl-J. Burckhardt

L'accident mortel est une des caractéristiques de notre temps; il est provoqué par la machine aveuglément dynamique. Tous les jours nous lisons le récit de catastrophes routières, puis soudain, nous nous voyons concernés par un événement qui, loin des visions anonymes, nous place devant la destruction brutale d'un être, d'une vie qui nous tiennent à cœur profondément et dont nous mesurons l'irremplaçable valeur.

Bernard Barbey, en nous quittant si subitement, nous apparaît dans sa plénitude. Il était notre ami, un conseiller sans pareil, rare. Cet homme élégant et chevaleresque autant par son apparence que par la grâce de son esprit et de ses talents était un travailleur acharné, à la fois rapide et consciencieux. Derrière sa courtoisie innée se cachait un sens critique aigu, une volonté de persévérer dans l'effort, de défendre une position prise, une conviction, une vérité, une valeur

se rapportant à sa patrie, qu'il a servie jusqu'au dernier instant de sa présence parmi nous.

Le chemin qu'il a parcouru était un chemin difficile. Les tâches qui lui étaient imparties, il les a remplies avec une grande compétence et la fidélité envers ceux qu'il considérait comme ses supérieurs ne connaissait pas de limite. Il était un féal, c'est pourquoi il ne tolérait pas qu'une personnalité à laquelle il vouait son dévouement fût mise en cause ; alors la fidélité l'emportait parfois sur son sens critique.

commencé la carrière diplomatique en cumulant les fonctions d'attaché culturel et de presse à notre légation en France, il avait encore trouvé le temps d'écrire des romans dont l'un reçut le Grand Prix de l'Académie française et de rédiger son livre « Le PC du Général », persuadé que cette publication était conforme au vœu de son chef militaire. En le publiant malgré les avertissements reçus à cette époque, il prit sur lui toutes les conséquences, sa carrière dût-elle en souffrir.

S'il a aimé sa patrie et ceux qui, en son esprit, la représentaient, il a aimé la France d'égale ferveur. Il y avait, dès avant la guerre, trouvé son champ d'action comme éditeur d'une revue de haute qualité et, après la tourmente, dans ses fonctions diplomatiques. A celles-ci, déjà très lourdes, venaient s'ajouter ses activités successives à l'Unesco qu'il conservait sous une autre forme même après avoir atteint la limite d'âge comme fonctionnaire fédéral. Il avait foi en cette institution car son esprit nourri d'espérances généreuses et libérales rendaient la notion du progrès précieuse. Jamais je n'oublierai l'enthousiasme qui éclairait son regard tendre et juvénile lorsqu'il me montra un jour l'exposition destinée à illustrer la conception des droits de l'homme. Ces espérances et ces enthousiasmes s'accordaient avec sa générosité tou-

jours présente et active, exprimée avec ce tact et cette délicatesse qui lui étaient propres.

Il n'aurait pas été un aussi fervent amoureux de Paris — où ceux qui l'ont connu lui témoignaient tant d'affection — s'il n'avait su cacher au moyen de la critique littéraire celle qu'il formulait parfois sur son entourage et son temps. Il connaissait les hommes, les Français surtout dont il était si proche puisqu'il n'y avait chez lui ni prétention ni pédanterie. Il s'affirmait par son maintien, sa compréhension, sa faculté d'opérer un choix, d'accepter ou de refuser sans jamais recourir à des théories. La discrétion, la délicatesse morale françaises l'attiraient plus que la boutade et la polémique directe.

Dans son œuvre, dans ses lettres personnelles comme dans sa conversation, il trouvait des mots qui entraient dans la pensée des autres et n'en sortaient plus.

Au moment de son décès il lui restait de grands dons en puissance, dons inemployés. Souvent au cours de sa vie la fortune lui avait été favorable, parfois par la chance du bien joué. Les déceptions ne lui ont pas été épargnées mais il a réussi à les surmonter et à les rejeter sans durable amertume. Le bonheur intime, auprès d'une compagne admirable devant qui nous nous inclinons, une compagne qui a su veiller sur toutes les valeurs essentielles.

Presque septuagénaire, Bernard Barbey songeait ardemment à sa retraite dans l'admirable site de Montcherand, son lieu de naissance. Il comptait y poursuivre et achever ses travaux d'écrivain.

Nous, ses amis, ne pouvons que déplorer le refus que le destin a opposé à ce vœu du disparu et regretter infiniment que la récompense à laquelle il avait droit après tant de sacrifices ne lui ait été accordée.

C.-J. B.

La Suisse

par René-Henri Wust

Un grand serviteur du pays n'est plus : le lieutenant-colonel Bernard Barbey vient de disparaître.

Les mots nous manquent pour dire la peine que nous éprouvons à cette nouvelle.

C'est avant la guerre déjà que le futur général Guisan avait distingué ce parfait gentilhomme vaudois dont il fit l'un des siens. Quand la deuxième guerre mondiale éclate, il est chargé d'une mission délicate entre toutes : celle qui consiste à assurer la liaison personnelle entre le commandement en chef de l'armée suisse et le haut commandement français. Au cours de l'hiver 1939-1940, il accomplit une série de missions secrètes au cours desquelles, en collaboration étroite avec le lieutenant-colonel français Garteiser, et poursuivant l'œuvre commencée par un Petitpierre et par un Gonard, il saura affirmer au QG de Vincennes la présence aussi efficace que discrète de l'armée suisse et préparer la collaboration qui a été envisagée sur le plan technique dans l'hypothèse où Hitler attaquerait la Confédération.

Quand la bataille de France prend fin, le général l'appelle à ses côtés pour lui confier une autre mission plus ingrate encore : la direction de son état-major particulier, poste qu'il va occuper jusqu'en 1945.

Premier confident du commandant en chef, il partagera dès lors toutes ses préoccupations, et saura, mieux que personne, exprimer sa pensée, faire connaître ses intentions et le servir avec une loyauté absolue. Grâce à Barbey, le général n'est pas seul à cette époque si sombre où l'avenir de la Suisse paraît sans issue, où le défaitisme fait vaciller une partie de nos milieux dirigeants, où des hommes politiques et de grands chefs ne sont pas sûrs, où il importe, par-

dessus tout, d'animer notre esprit de résistance. En ces heures, le général est servi avec autant de lucidité et de courage par le chef de son état-major particulier. Il ne pouvait trouver de porte-parole plus proche de sa pensée comme de son idéal personnel.

Type du parfait chef d'état-major qui est là seulement pour servir le « patron » et qui s'efface toujours dans son sillage, Barbey n'en joue pas moins un rôle de premier plan. Il se tient aux écoutes du pays et de l'armée, inspire une partie des grandes décisions, sans jamais sortir de son rôle de conseiller personnel, et protège son chef des coups bas, des trahisons qui ne lui sont pas épargnées. Rôle difficile que Barbey ne cessera jamais de jouer : celui qui consiste à recevoir des coups à la place de son chef. C'est une mission de sacrifice. Il la remplira jusqu'au bout sans se soucier de ses intérêts personnels.

Il aura aussi, le moment venu, le courage de témoigner. En parfait accord avec le général, et — on peut le dire ce soir — en obéissant au désir formellement exprimé par celui-ci, il dira au lendemain de la guerre ce qui doit être connu des générations futures ; il complètera le rapport officiel du commandant en chef par deux ouvrages dont il assumera, seul, la responsabilité : « PC du général » et « Allez et retour » ou le récit de ses missions spéciales.

La Berne officielle de 1945 ne lui pardonnera jamais ses témoignages : il n'obtiendra ni son troisième galon, ni le poste d'ambassadeur auquel on aurait vu naturellement accéder celui qui, au lendemain de la guerre, devait être le collaborateur si précieux à notre légation de Paris, de Carl Burckhardt...

Attaché à d'autres valeurs, combien plus élevées, il ne tardera pas à prendre son parti de la jalousie et de la mesquinerie de

certains de ses concitoyens. C'est à peine si, parfois, avec un sourire dans lequel on ne percevait aucune trace d'amertume, il regrettait un manque de grandeur et de générosité auquel cette nature d'élite ne pouvait demeurer insensible.

Ce parfait Parisien n'en était pas moins demeuré très attaché à son pays. A chacun de ses passages à Genève, il aimait à prendre la température de la nouvelle armée. Il se réjouissait des progrès qu'elle accomplissait. Il souriait de la routine et des obstacles que nous rencontrons toujours et qu'il avait connus d'aussi près. Il se réjouissait de venir bientôt se retirer à Montcherand. Dans notre esprit, de nouvelles tâches l'attendaient.

A une époque où, dans toute la Suisse, la figure de Guisan n'a fait que grandir avec le temps, ses amis l'avaient instamment prié de se consacrer à un nouvel ouvrage où il aurait pu, mieux que quiconque, faire revivre la personnalité de son ancien chef.

Je lui avais dit à quel point une nouvelle génération comptait sur son apport. Et je me souviens de la joie qu'il avait éprouvée l'an dernier en apprenant que, de nouveau comme il y a vingt ans, de jeunes lieutenants lisaient avec passion les récits qu'il nous avait donnés dans ses ouvrages précédents, et en faisaient leur livre de chevet.

La mort vient de l'emporter en un temps où il pouvait encore être si utile à son pays.

R.-H. W.

Le Figaro

par Jean Fayard

Bernard Barbey, représentant d'une belle famille de Suisse romande, dont son oncle, le peintre Valdo Barbey, était un autre fleuron, fit une entrée charmante dans les lettres françaises en 1924. Grasset publia **Le Cœur gros** dans les Cahiers Verts,

François Mauriac écrivit une préface pour **La Maladère** et il y disait :

« Le style est pur et uni, le ton de confiance, une politesse à peine affectée, cela, d'abord, nous incline à croire que l'auteur est un garçon comme il n'y en a plus. »

Comme il commençait à ne plus y en avoir beaucoup, c'est vrai. Mais il faut dire que cette merveilleuse politesse, ces bonnes manières, cette froideur apparente, assez normales chez un homme qui était aussi un diplomate et un militaire (il fut attaché culturel à l'ambassade de Suisse et chef d'état-major du général Guisan de 1940 à 1945) ne l'empêchaient pas d'avoir l'amitié sûre et le cœur chaleureux.

Je l'ai beaucoup connu. Pendant des années, nous nous retrouvions au moins une fois par semaine avec les François Mauriac, les Edouard Bourdet, les Corniglion-Molinier, Jacques Porel, Henry Muller. Puis il fut pendant quelques années directeur littéraire chez Fayard où nous publiâmes « **Le Crépuscule du matin** ». J'ai retrouvé chez lui le même goût des choses de l'esprit, la même curiosité d'humaniste, le même souci de l'amitié et aussi, bien entendu, ces manières parfaites dont le secret se perd.

Que Bernard Barbey, ce « garçon comme il n'y en a plus », ait été enlevé à tous ses amis par un accident de la rue me bouleverse. Je suis sûr qu'il s'en serait excusé. J'adresse, avec toute la rédaction du « **Figaro** », l'expression de ma sympathie à son épouse Andrée Barbey et à leur deux filles.

La Rédaction du Messenger suisse de France s'associe à ce vibrant hommage rendu au ministre Bernard Barbey par nos écrivains, dans la presse suisse. Elle présente à son épouse et sa famille ses condoléances les plus sincères, en se souvenant avec émotion de l'intérêt que Bernard Barbey a toujours porté à notre revue.